

II.

Pendant que je me livrais à toutes ces réflexions, le bateau touchait au quai.

Il était alors, une heure et demie ; de sorte que ce fut après une demi-heure environ de la plus heureuse des navigations possibles que le débarquement eut lieu. Quel débarquement prosaïque ! Pas de vigie pour nous annoncer d'avance que nous allions toucher au terme de notre course ; pas une seule bouche, chargée de faire entendre à nos oreilles ce mot magique : “ Terre ! Terre ! ” mot trois fois béni qui caresse si délicieusement l'oreille de tout navigateur. Parmi cette foule de voyageurs qui encombraient le bateau, pas un seul individu n'eut l'air de se rappeler qu'il allait fouler le sol privilégié de l'Ile de Bacchus, de vénérable mémoire ; pas un, non plus, qui fit mine seulement de craindre l'apparition soudaine d'un de ces redoutables loups-garous ou feux-follets traditionnels, dont la patrie de ces fiers insulaires a été de temps immémorial, la terre de prédilection.

Au sortir du bateau, ma première visite fut pour les ruines de l'ancien fort des Hurons.

Ces ruines furent découvertes en 1856, par M. N. H. Bowen, à une petite distance seulement du quai. C'est un mur de cinq pieds d'épaisseur, recouvert, lorsqu'on fit les excavations, d'un pied de terre, où